



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

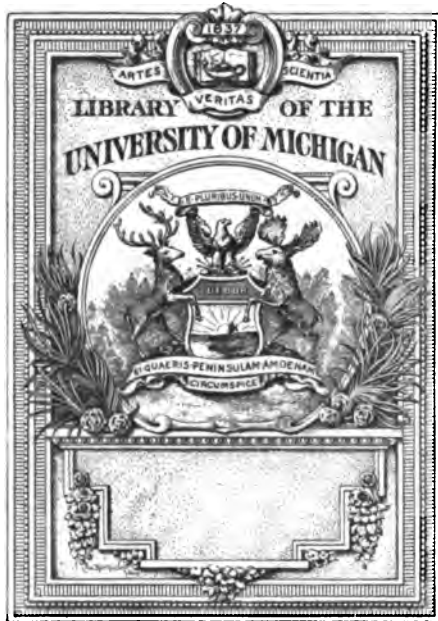
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

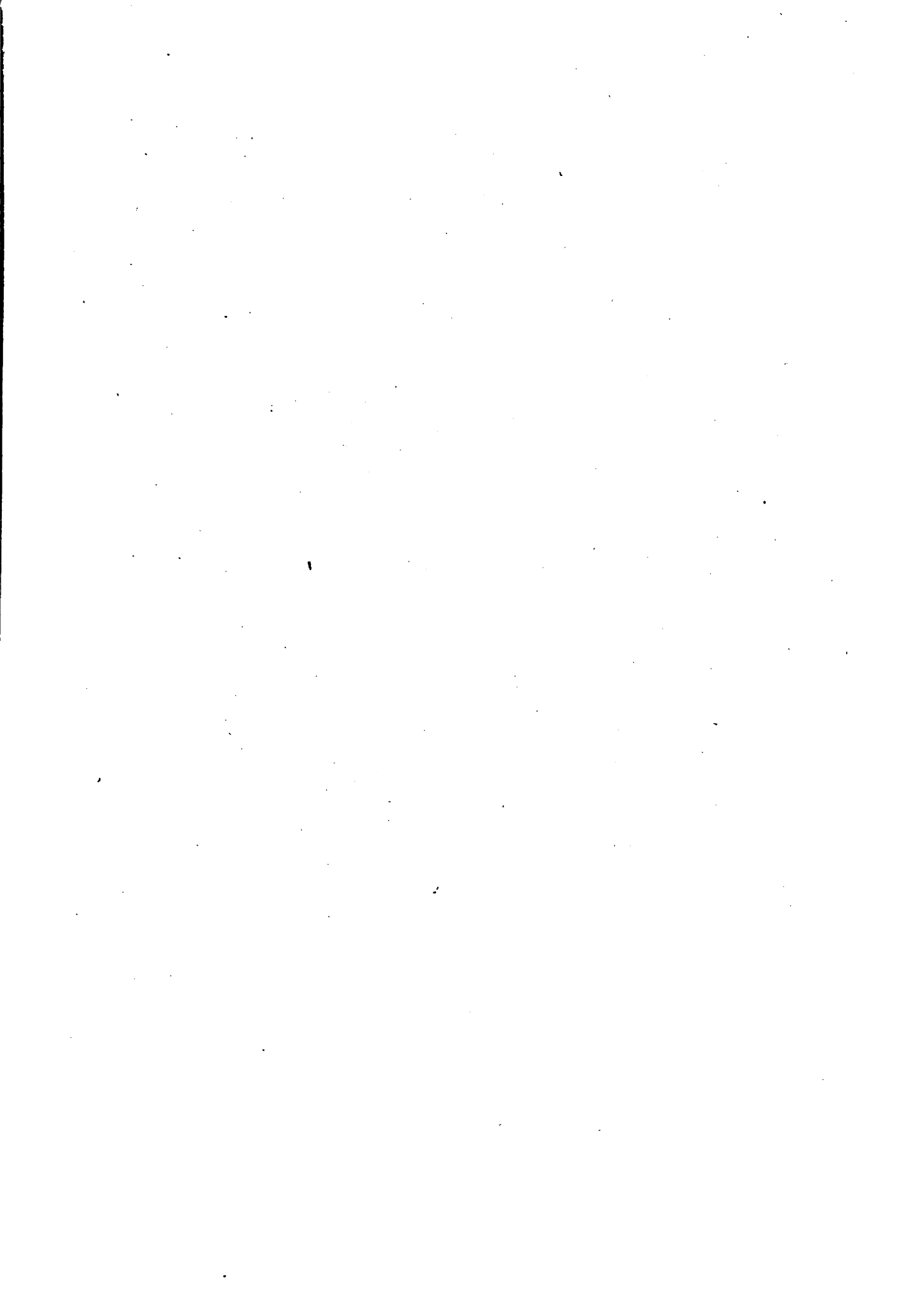
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



848  
B33A



# L'ILLUSTRATION

## THÉÂTRALE

Journal d'Actualités Dramatiques

PUBLIANT LE TEXTE COMPLET DES PIÈCES NOUVELLES  
JOUÉES DANS LES PRINCIPAUX THÉÂTRES DE PARIS

CE NUMÉRO CONTIENT :

***Le Songe d'un Soir d'Amour***

PAR

HENRY BATAILLE

Copyright by Henry Bataille, 1910.

*L'Illustration Théâtrale* paraît mensuellement et publie des numéros spéciaux chaque fois que l'exige l'actualité dramatique.  
Aucun numéro de *L'Illustration Théâtrale* ne doit être vendu sans le numéro de *L'Illustration* portant la même date.  
Tout abonné à *L'Illustration* est abonné de droit à *L'Illustration Théâtrale*.

Prix du Numéro : UN FRANC. — Abonnement annuel : FRANCE, 36 francs; ÉTRANGER, 48 francs.

13, rue SAINT-GEORGES, PARIS (9°).

## Le Songe d'un Soir d'Amour à la Comédie-Française

L'AUTEUR de *Maman Colibri*, de la *Marche nuptiale*, de *Poliche*, de la *Femme nue*, du *Scandale*, de la *Vierge folle*, pièces dont le succès s'est étendu et comme répercuté en ondes rapides et puissantes sur les foules, avait débuté, il y a seize ans, dans la littérature par une féerie lyrique : la *Belle au bois dormant* ; l'année suivante il publiait, sous le titre la *Chambre blanche*, les vers qu'il avait écrits de sa quinzième à sa vingtième année, et il les réunissait, dix ans après, aux vers composés jusqu'à sa trentième année, et qui ont pour titre le *Beau Voyage*.

M. Henry Bataille, en concevant le poème théâtral que nous publions aujourd'hui, est donc resté dans la logique de son caractère et dans la vérité même de son art.

A l'apparition du *Beau Voyage*, Jean Lorrain écrivait dans le *Journal* :

« Voilà le livre d'un grand poète. Voilà le livre de poésie moderne qui restera comme marque caractéristique de notre époque d'abord, ensuite pour sa valeur en soi, qui fait que les poètes et les artistes mettront ce livre à côté de l'*Intermezzo* et non loin des *Fleurs du Mal*.

Henry Bataille, doué d'une sensibilité unique qui lui vaut l'immense avantage de la sincérité, du détail véridique et poignant, est, de sa génération, celui qui a trouvé le mieux les chemins de l'âme. Sa façon de comprendre, de sentir et de rendre les choses les plus simples, celles réputées les plus vulgaires et, par cela même, les plus touchantes, est si profondément poignante que je n'ai jamais pu lire un de ses vers sans une sorte d'angoisse et une subite envie de pleurer.

À lire ce livre, on a l'impression de mots nouveaux, revêtus d'un sens et d'un charme qu'ils n'avaient pas eus jusqu'alors, qui trouvent, dans leur assemblage, des musiques et des voix qui vous troublent infiniment... »

Il est intéressant de remarquer que, dans l'une de ces poésies, l'auteur du *Beau Voyage* donnait déjà au « souvenir » cette forme qu'il vient de matérialiser maintenant en mettant à la scène cet autre grand poème sur le Souvenir qu'est le *Songe d'un Soir d'Amour* :

J'accueille quand il veut le souvenir qui passe.  
Je lui dis : « Mets-toi là... Je reviendrai le voir... »  
Je sais toute ma vie qu'il est bien à sa place,  
Mais j'oublie quelquefois de revenir le voir.

Je passe...

Or, chaque fois, c'est un deuil qui se fait.  
Un trouble est en secret venu nous avertir  
Qu'un souvenir est mort ou qu'il s'en est allé...  
On ne distingue pas très bien quel souvenir,  
Parce qu'on est si vieux... on ne se souvient guère...  
Pourtant je sens en moi se fermer des paupières.

On peut s'expliquer aisément que, voulant donner à l'un des rêves de son imagination la forme d'un poème théâtral, le curieux et rare artiste,

dont l'originalité si vive et la sensibilité aiguës ont étonné, troublé, ravi et conquis les poètes et les critiques de sa génération, n'ait pas assujéti, n'ait pas plié son rêve aux formes traditionnelles du théâtre en vers, mais ait tenté de renouveler au contraire ces formes en les adaptant à l'eurythmie de ses pensées.

\* \* \*

M. Henry Bataille, aux approches d'une représentation nouvelle, ne consent d'ailleurs pas volontiers à divulguer les secrets de l'élaboration de son œuvre, à développer sa méthode de travail, à dévoiler ses intentions, ses espoirs. Il a la pudeur intellectuelle. Pourtant il y a quelques semaines il s'était abandonné, avec un de nos confrères de *Comœdia*, M. Louis Nazzi, à une causerie où il semble bien qu'il ait défini exactement sa poétique :

« Celui qui a dit, voyez-vous : *le rythme est tout*, a énoncé là une grande vérité... Voilà la loi essentielle de la poésie et, au reste, de tout art !... Le rythme est tout ; il préside à la genèse de l'œuvre ; il règne dans le cerveau créateur, à l'instant merveilleux de la conception et durant toute l'élaboration de l'œuvre ; il suggère chaque mot, soulève et entraîne chaque pensée, anime et supporte le poème dramatique ; il lui confère vie, force, beauté, durée... Car le rythme, c'est le poète même... »

Lorsque j'écrivis mes premiers vers, ceux de la *Chambre blanche*, je me servis instinctivement du vers libre pour exprimer les émois confus, les plus intimes tendresses de ma jeunesse solitaire... Sans rejeter entièrement l'alexandrin, dont il faut reconnaître la noblesse et la pesanteur, il me sembla préférable d'employer un vers moins guindé, plus fuyant, plus fluide, recouvrant sans la briser l'impression fraîche... Toutefois, j'eus souvent recours au vers régulier... Dans le livre, le poète parle seul à seul avec le lecteur ; il est bon de lui donner un rythme fixe, une sorte de mesure préalable... Mais, dès qu'on transporte le vers régulier dans une œuvre dramatique, qui est l'action même, la vie multiple, diverse, contradictoire, il y a antagonisme. On souffre de cette dualité barbare d'une matière dramatique riche à l'excès, souple à l'infini et d'une force rigide, monotone, à jamais semblable à elle-même. Le dialogue — la chose, par essence, légère, envolée, si libre, si spontanée qu'on voudrait de plus en plus dégagée de toutes entraves — le dialogue est comme écrasé sous ce plaquage de littérature... Le vers à forme fixe, le vers classique, oblige le poète, au théâtre, à des roueries, à des tours de force, à des non-sens, à une prodigalité d'épithètes et de concetti,

à une dépense de virtuosité, prodigieuse et nuisible. Il commande des développements fastidieux, supprime les beautés instinctives, émonde les plus hautes pousses, les mieux venues... Nous lui devons l'odieuse tirade, la monotone rime qui découpe le dialogue en petites tranches et produit l'agacement du délice sonore de la machine à écrire, à la fin des lignes... Durant le poème dramatique, persiste une sorte de mésintelligence et de rancune sourde entre l'idée vivante de l'œuvre et sa représentation écrite, si conventionnelle, poncive, malgré tout...

Donc, j'ai voulu un vers qui soit moins rude, moins pétrifié, plus malléable... Il m'a suffi d'écouter et de regarder en moi, autour de moi... Voyez-vous, en art, la vie doit être notre seul maître, l'unique inspiratrice. Il n'est de règles que celles qu'on conquiert, qu'on se forge ou qu'on retrouve en soi. Il n'est qu'un idéal pour l'artiste, pour le peintre, comme pour l'auteur dramatique : la vérité... Observez un peu des personnes qui conversent : chacune a son rythme, plus ou moins pressé, plus ou moins marqué, plus ou moins nombreux. Il est conditionné par le tempérament de celui qui parle, par son émotion présente, par l'ambiance matérielle et morale. Surtout, dans les minutes de grande passion, quand le désir, la colère ou la douleur nous embrase, nous étreint et nous meut, il jaillit de notre être exalté un lyrisme vrai, ardent, sans rhétorique, qui obéit à une logique certaine, qui n'est pas, je le dis, celle de la prosodie conventionnelle... »

Ainsi dans le théâtre en vers, tel que le conçoit l'auteur du *Songe d'un Soir d'Amour*, le vers doit s'enrouler autour d'une émotion directement saisie et transcrite. C'est pourquoi M. Henry Bataille a voulu dans ce poème un grand assouplissement rythmique de l'alexandrin, qui passe, de la fluidité d'un rythme familier dans la conversation, au nombre classique dans les moments purement lyriques, — avec des cadences, courtes ou allongées, particulières au sentiment ou à l'état des personnages.

C'est en quoi consiste en effet pour M. Bataille le *vers parlé*.

Il n'a point supprimé la rime : il la croit nécessaire... Mais elle n'affecte pas ce caractère rigoureux qu'on lui connaît dans la prosodie courante :

« La recherche de la rime entraîne généralement le poète à des accouplements de mots hétéroclites, à des alliances bizarres. Au contraire, j'ai voulu que mes rimes soient naturelles, non voulues, offertes et conseillées par la vérité... Je veux que mes rimes soient des mots qui se rencontrent dans la conversation ; à ce point que si le mot, à la fin du vers, appelle une rime trop riche donnant l'effet d'être

LE SONGE  
D'UN  
SOIR D'AMOUR

POÈME THÉATRAL

PAR

HENRY BATAILLE

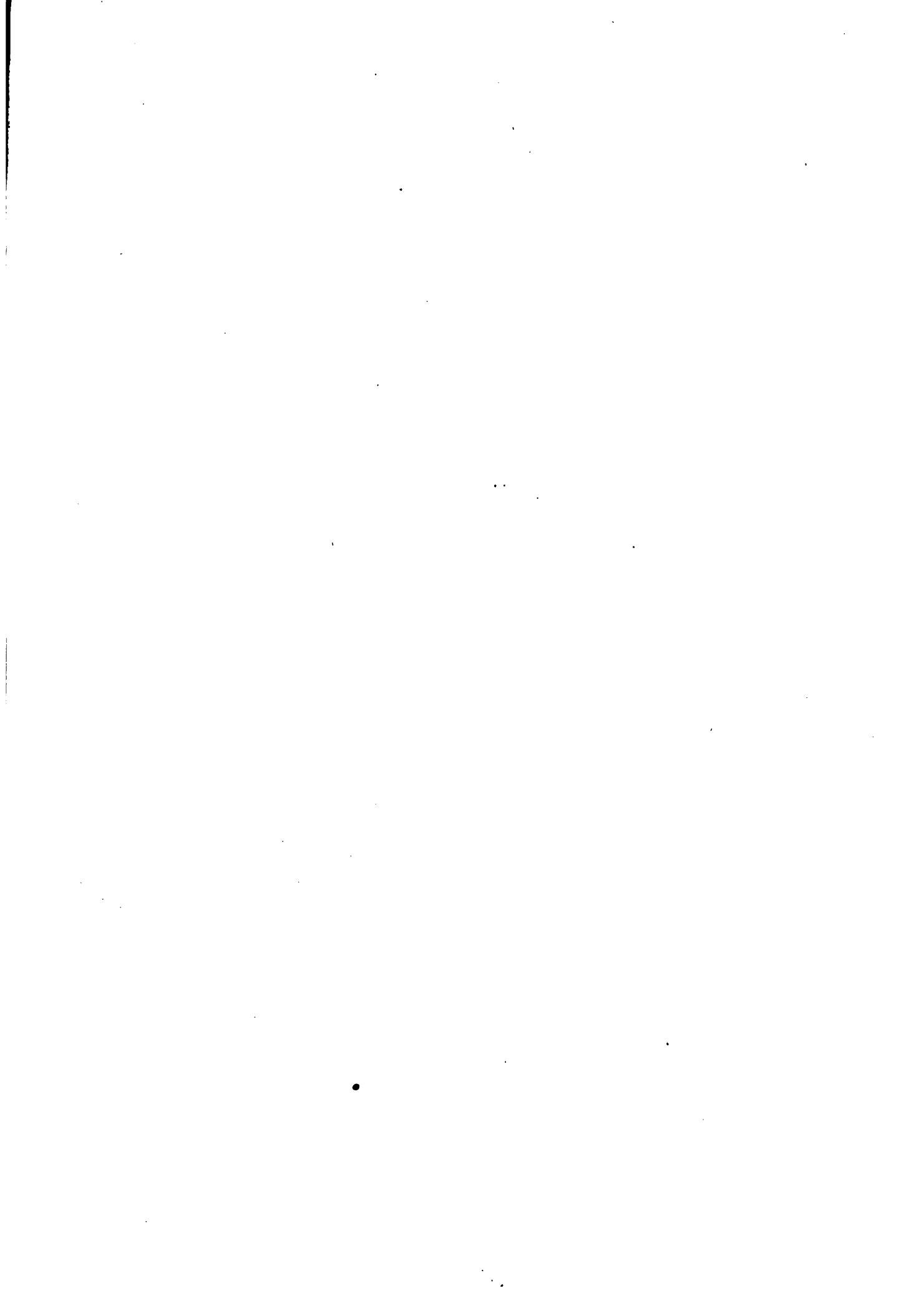
---

Composition de Georges ROCHEGROSSE

---

*Le Songe d'un Soir d'Amour a été représenté pour la première fois le 26 Avril 1910.*  
à la COMÉDIE-FRANÇAISE





*Le passé c'est un second cœur qui bat en nous...  
On l'entend, dans nos chairs, rythmer à petits coups  
Sa cadence, pareille à l'autre cœur, — plus loin.  
L'espace est imprécis où ce cœur a sa place,  
Mais on l'entend, comme un grand écho, néanmoins,  
Alimenter le fond de l'être et sa surface.  
Il bat. Quand le silence en nous se fait plus fort  
Cette pulsation mystérieuse est là  
Qui continue... et quand on rêve il bat encor,  
Et quand on souffre il bat, et quand on aime, il bat...  
Toujours ! C'est un prolongement de notre vie...  
Mais si vous recherchez, pour y porter la main,  
Où peut être la source heureuse et l'eurythmie  
De son effluve... Rien !... Vous ne trouverez rien  
Sous les doigts... Il échappe. Illusion !..... Personne  
Ne l'a trouvé jamais... Il faut nous contenter  
D'en sentir, à coups sourds, l'élan précipité,  
Dans les soirs trop humains où ce grand cœur résonne.*

\* \* \*

*Le passé ! Quel mot vain ! C'est du présent — très flou.  
C'est du présent de second plan, et voilà tout.  
Il n'est pas vrai que rien jamais soit effacé.  
Le passé n'est jamais tout à fait le passé.  
N'avez-vous pas senti comme il rôde partout,  
Et tangible ? Il est là, lucide, clairvoyant,  
Non pas derrière nous, comme on croit, mais devant.*

*L'ombre de ce qui fut devant nous se projette  
Sur le chemin qui va, sur l'acte qui s'éveille.  
Ce qui est mort est encor là qui nous précède, —  
Comme le soir on voit, au coucher du soleil,  
Les formes qu'on avait peu à peu dépassées  
Envoyer leur grande ombre au loin, sur les allées,  
Sur tout votre avenir, plaines, taillis, campagnes!  
Et s'en aller toucher de l'aile les montagnes...*

*Ainsi, tout ce qui fut, jeunesse, enfance, amour,  
Tout danse devant moi sa danse heureuse ou triste.  
Rien derrière !... Le groupe est là qui vole et court.  
Mais j'ai beau me hâter, la distance persiste  
Entre nous deux... Tel je m'en vais, épris du bleu  
Lointain, et quelquefois si je titube un peu  
Ce n'est pas que le sol sous mes pas se dérobe,  
C'est que, parmi le soir, les yeux pleins de passé,  
O toi qui vas devant, Souvenir cadencé,  
J'ai marché sur la traîne immense de ta robe!*

H. B.



# LE SONGE D'UN SOIR D'AMOUR

## PERSONNAGES

L'OMBRE.. . . . .	M <sup>me</sup> BARTET
ELLE.. . . . .	SOREL
LUI .. . . . .	MM. GRAND
L'AUTRE . . . . .	ALEXANDRE

### Scène I

UN BOUDOIR. UNE FEMME. UN SOIR

*Le décor représentera le fouillis rose, bleu, et de dentelles et de meubles où elle vit d'habitude. Des colonnettes séparent une pièce plus vide, au fond, et laissée dans l'ombre. C'est par là que l'on vient de la galerie et il y a trois marches au fond, et des tentures à toutes les portes. A droite, window. Dehors, jardin suburbain, — à Neuilly sans doute*

*(La tapisserie au fond de la seconde pièce se soulève. Il entre.)*

LUI  
En retard ?  
ELLE, a relevé la tête sous la lampe près de laquelle elle était accoudée.  
Non.  
LUI  
Bonjour.  
ELLE  
Bonjour, Monsieur-poète.  
LUI  
Oh ! poète !  
ELLE  
Si... j'aime tant ce que vous faites !  
Asseyez-vous. C'est bien d'être venu me voir et bien de tenir votre promesse.  
LUI  
Oh ! ce soir je n'aurais pas voulu manquer ce rendez-vous pour tout au monde ! Nous serons bien seuls au moins ?  
ELLE  
Tout seuls... à deux...  
LUI  
Mais votre ami ?  
ELLE  
A l'autre bout de Paris... Asseyez-vous, c'est ça, dans ce coin préparé... mon dieu, oui, il était préparé je l'avoue... Voulez-vous une tasse de thé ? Des gâteaux ? quelque chose ?

LUI  
Merci... tout à l'heure.  
Je ne veux que vous regarder... en paix surtout...  
ELLE  
Vous voyez là ?  
LUI  
Quoi ?  
ELLE  
Ce vase. Ce sont vos fleurs d'hier. Je vous remercie. Elles sont d'un goût exquis.  
LUI  
Bah ! ce n'est rien cela... ou peu de chose !...  
ELLE  
Mais si ; ce sont des roses... Vous aimez les roses ? Les fleurs ?  
LUI  
Aucune particulièrement, mais je les trouve des amies indispensables. Et j'aime en rencontrer dans les appartements des autres, sur les cheminées, ou sur les tables. J'aime leur jeune haleine dans une maison amie. On les sent réellement respirer.  
ELLE  
C'est juste... Et puis n'avez-vous pas toujours raison ? Savez-vous que je suis presque émue ?  
LUI  
Presque !  
ELLE  
Très  
Et, sentez-vous que vous faites quelques progrès, que vous m'aimez vraiment un peu plus, à mesure ?  
LUI  
Oui.

ELLE

Emue, on le serait à moins ! Songez donc !  
C'est bel et bien un commencement d'aventure !  
Ensuite, vous avez une réputation  
troublante d'écrivain qui fait rêver les femmes...  
D'autres vous ont aimé... beaucoup... enfin...

LUI

Madame !

ELLE

Oh ! ne m'appellez pas madame. C'est affreux !  
Je m'appelle Mary pour qui m'aime.

LUI

Mary.

ELLE

Et puis surtout, songez, vous êtes le monsieur  
qui porte en lui un grand chagrin d'amour.

LUI

Après ?

ELLE

Comment après ? Mais c'est suffisant. Le porteur  
d'une chose pareille est presque un être à part,  
un être atteint de palpitations de cœur  
que l'on accueille plus doucement, d'un regard  
très attentif, avec plus de soin dans le geste,  
de la câlinerie... Un chagrin précieux  
est en vous. On a bien, quand vous entrez, du reste,  
cette impression-là. Vous êtes presque deux.

LUI

Presque deux !

ELLE

C'est comme une sorte de présence.

LUI

La présence que laisse en nous toute l'absence !

ELLE

Songez ! une rupture aussi célèbre !... Toutes  
nous nous intéressons à votre mal !

LUI

Vraiment ?

ELLE

N'avez-vous pas failli mourir ?

LUI

Oh ! je redoute

ce genre d'évocation !

ELLE

Je vous comprends ;

mais...

LUI, *l'interrompt.*

Non ; cela fait mal bien inutilement.

Et puis, pourquoi savoir ? C'est un mal triste et pauvre.  
C'est un chagrin banal très semblable à mille autres.  
Pourquoi vous occuper d'un homme et d'une femme  
qui, pour avoir fripé quelques caprices d'âmes,  
s'en sont allés, clopin-clopat, de leur côté,  
chacun... Le temps est si loin où nous nous aimâmes !

ELLE, *souriant.*

Pourquoi ce terme suranné : « nous nous aimâmes ? »

LUI

Nous nous aimâmes : c'est encore presque gai.  
Nous nous sommes aimés : c'est lugubre. Voilà

ELLE

Vous devez être très sceptique.

LUI

Moi ? Pourquoi ?

ELLE

On dit que vous avez une âme si sensible,  
qui se crispe, qui se reprend !

LUI

Ce n'est pas moi  
qui suis sensible, non, c'est ce qu'on laisse en moi.  
Mais ne parlons que de vous seule...

ELLE, *secouant la tête.*

Est-ce possible ?

LUI

Oui, puisque c'est possible aussi que je vous aime.

ELLE, *l'attirant.*

Vraiment ? Mais moi, je veux bien, vous savez, parler d'elle.  
Cela ne m'ennuie pas... on se comprend mieux, même.  
Dites, dites, parlez-moi d'elle... Elle est très belle ?  
Je l'avais rencontrée... Elle semblait assez  
jolie...

LUI, *avec un soupir las.*

Moi qui m'étais tant promis de ne pas  
prononcer son nom près de vous, même tout bas !  
C'est un mot noir et dont je suis débarrassé.  
Il ne faut pas qu'il trouble en rien cette soirée  
très douce, et toute emplie d'un charme inespéré.  
Oui, croyez-moi, le cœur guérit. Évidemment  
c'est un travail minutieux et persistant  
qu'une métamorphose au fond d'une mémoire !  
Cela se fait lentement... on ne saurait croire  
combien s'exalte et vibre à travers les années,  
un morceau de parfum si lentement fané !...  
Mais, c'est fini... c'est arraché... de la peau morte !...  
Je l'ai très bien senti en poussant cette porte  
tout à l'heure...

ELLE

Vraiment, comme un homme qui a  
souffert à la voix douce !... Henri, mettez-vous là...  
J'ai fait l'appartement obscur. Je sais très bien  
que vous n'aimez que les lumières un peu sombres  
et j'ai fait diminuer les lampes, afin  
de vous plaire. Parlez-moi dans cette pénombre...

*(Un temps. Puis, souriante, tentée.)*

d'elle !

LUI

Non !... Plus... plus cela, je vous prie... assez !  
Ce souvenir n'est pas de saison... Il s'estompe  
dans vos yeux, meurt dans votre voix. Je l'ai chassé.  
Il est, je ne sais plus, là où je l'ai laissé...  
dans votre rue... Comment voulez-vous qu'il revienne  
parmi ce mobilier joli, gai, ce bien-être  
très rassurant, fait de précision moderne,  
si encombré d'amour qu'on ne sait où se mettre  
pour ne point chiffonner la place où tout à l'heure  
on s'aimera — car nous allons bien nous aimer  
n'est-ce pas ?... follement... au milieu de ces fleurs  
complices de ces étoffes fraîches, semées  
d'odeurs, pliées encore à votre forme, heureuses  
d'être vous, de servir de cadre à vos baisers...  
Oh ! les coussins tassés, l'odeur lourde et flâneuse  
des caresses, un sillon qu'une forme a creusé,  
Une volupté triste et belle qu'on emporte,  
Mais c'est tout l'amour ! Le reste n'est que fou, bête,  
illusoire... Allons donc ! puisque je vous répète  
qu'elle est partie, qu'elle est pour moi comme une morte !  
Comment voulez-vous qu'un souvenir s'insinue  
ici ?.. tout l'étouffe, le repousse, le tue !  
Enfin ! Je suis débarrassé de ce fantôme  
pour avoir déposé mon front dans vos mains nues.

ELLE, *lui relevant, doucement, le front.*

Ah ! mais c'est qu'il y a derrière ce front d'homme  
un cerveau plus fiévreux encore que le front !  
Il est inquiétant. C'est un cerveau qui crée.  
Ce soir vous êtes étrangement énérvé,  
ami !

LUI, *passionnément.*

C'est que je sens que nous nous aimerons,  
et que nous sommes bien enfermés, sans personne,  
sans importunité, bien seuls, tout seuls... quel mot  
charmant : seuls ! N'est-ce pas ? Comme cela résonne !  
Répétez.

ELLE

Seuls !

(*Il apprécie encore d'un soupir soulagé.*)

LUI, *l'attirant.*

Et maintenant ce mot  
charmant, ayant autour de nous tout balayé,  
tout préparé pour l'autre, le vieux mot suprême  
et doux... laissons-le donc venir enfin...

ELLE, *faiblement, laissant glisser sa tête sur son épaule,  
et dans un murmure timide.*

Tu m'aimes ?

(*A ce moment, la fenêtre de la window s'ouvre, sous la pres-  
sion extérieure du vent. Les rideaux bougent, et l'ondulation  
se propage de rideau en rideau. Il a frissonné.*)

ELLE

Qu'avez-vous ?

LUI

Rien... Le vent n'a-t-il pas soulevé  
les rideaux ?

ELLE

Oui, le vent léger des fins d'été...

LUI

Est-ce le vent qui fait ce long bruit musical,  
sur nos fronts... en frôlant le lustre de cristal ?  
Comme on sent vivre l'ombre, n'est-ce pas ? Il passe  
des souffles autour des lampes...

ELLE, *va à la fenêtre et la pousse légèrement.*

Il fait si bleu !

(*A ce moment le rideau du fond, de la porte d'entrée, s'est  
soulevé comme sous le souffle du vent. Dans l'ombre de  
la galerie obscure une lueur d'abord absolument imprécise ;  
le point de départ d'une forme. Cette lueur prendra corps,  
peu à peu, en s'agrandissant, semblable à une forme  
de femme évoquée.*)

LUI

Quelle chose profonde que le soir ! L'espace  
est plein de nous-mêmes, empli de nos adieux,  
de nos espoirs... c'est vrai... dites... Le sentez-vous  
comme moi ?.. On comprend des choses tout à coup...  
Il y a les germes flottants de ce qui veut  
naître et renaître... en nous... là-bas, partout.

ELLE

L'amour.

LUI

Un sentiment d'aurore...

ELLE

L'avenir.

LUI

Le jour...

ELLE

Oh ! votre tête, là !.. Taisons-nous... Taisons-nous...  
Pensons.

(*Ils regardent la fenêtre entr'ouverte sur le jardin. De dos  
à eux, la présence immatérielle de l'Ombre s'est précisée.  
Elle ressemble au loin entre les pans flottants des grands  
rideaux à une jeune femme. C'est le Souvenir qui s'éveille  
dans le soir. Il appelle toutainement un nom.*)

L'OMBRE

Henri ! Henri !

C'est moi... c'est moi toujours.

Hé quoi tu voulais donc me laisser à la porte !..  
Je suis le souvenir qui passe à travers tout.  
Je suis le souvenir profond que te rapporte  
le flux et le reflux de l'ombre où se dénouent  
les âmes. Je renais. Le soir serait-il doux  
sans moi ? Pense. Respire au fond de cette chambre  
mon haleine, ma luminosité, cher ange !  
Je suis l'obsession qui retentit dans l'ombre,  
je suis le vieux parfum, je suis la vieille image,  
le dessin immortel qu'ont tracé dans l'espace  
sa forme, son amour, nos baisers, notre place.  
Je devais être ici toujours, méchant ! Je suis venue.  
Ne te retourne pas. Personne autre que toi  
ne peut me voir... Commence. Adore mon front nu  
et mes mains pâles. Seul, tu m'entends, tu me vois,

mais tu ne pouvais pas me chasser de toi-même.  
Il fallait bien que je sois là, puisque tu aimes !

*ELLE, qui s'est levée, inquiète de le voir si pensif*

A quoi pensez-vous donc ? Vous êtes loin. Peut-être  
que vous nous faites à cet instant comparaître  
toutes les deux devant vos yeux. Alors, jugez,  
comparez-nous.

*LUI, tout de suite, complaisamment, et parlant comme malgré lui.*

Elle a de jolis yeux légers...

Les vôtres sont plus doux... Je la vois dans la robe  
qu'elle portait au mois de juin, le cou bombé  
comme un oiseau, sortant du corsage aux plis sobres,  
la robe qu'elle avait quand elle m'a trompé  
pour la première fois... une robe adorable !  
J'entends ses petits pas craqueter sur le sable...  
Il fait beau... Elle met ses mains sur ses cheveux  
et rêve à son amant.

*(Derrière lui, là-bas, la vision fait exactement le geste qu'il décrit.)*

ELLE

Allez ! je vous écoute  
et vous pardonne !... Continuez, je veux  
la connaître.

LUI

Elle avait des manches presque courtes  
vous savez ? à l'arrêt du coude... Le corset  
avait l'air de blesser sa souplesse.

ELLE

Je sais.

LUI

Elle avait un froufrou particulier de robe.  
Et pourtant sa démarche est légère. Tenez,  
elle serait venue ici, vraiment, que vous auriez  
entendu comme un bruit d'oiseau qui se dérobe  
dans l'allée. Voilà tout... un souffle sur le sol  
et elle serait là !

*(La vision s'est approchée pas à pas comme il la décrivait.)*

ELLE

Oh ! vos yeux me désolent.  
Comme ils sont loin de moi !... Je sais ce que vous faites  
en ce moment.

LUI

Quoi ?

*ELLE, lui prenant la tête et lui penchant ses yeux sur les siens.*

Vous la regardez.

LUI

C'est vrai...

*ELLE, lui met la main sur les yeux.*

N'y pensez plus... Songez ! elle est partie...

LUI

Au fait !

ELLE

Elle vous a trahi.

LUI

Ce n'était pas exprès

ELLE

Elle est très loin, au bras d'un autre, en ce moment...

*LUI, regardant fixement la vision.*

Où peut-elle bien être en ce moment, mon Dieu !

*(Il se lève, brusque et agité.)*

Assez !... Il ne faut pas parler ainsi... c'est odieux.  
Absurde. Je ne sais vraiment ce qui nous prend.  
C'est vous qui l'évoquez et cela fait un poids  
irrésistible... étouffant...

ELLE

Mais quoi ? qu'avez-vous ?

Remettez-vous... Si j'avais su !... Quel désarroi  
extraordinaire...

LUI

Ah ! autre chose, tout... tout  
mais pas cela !...

ELLE

Eh bien ! calmez-vous... j'ai eu tort...  
Là, c'est fini... allons, tenez...

*(Elle cherche autour d'elle un prétexte. Elle va à la table)*

Et puis, au fait

voici l'album, vous savez bien, le livre d'or  
où vous avez promis de m'écrire un sonnet  
tout à la fin... Prenez... Parcourez les feuillets...

*(Elle le fait asseoir.)*

Vous verrez... Que de choses bêtes, mornes, laides  
on a laissé sur lui ! Il attend votre main  
pour effacer d'un simple mot ce qui précède...  
Ça, c'est la page blanche. Ici, tout à la fin...

*(Elle lui tend une plume et puis délicatement elle se glisse à ses côtés.)*

Seulement laissez-moi, pendant ce temps-là, dites ?  
me faire à vos côtés, petite, oh ! si petite...  
toute petite !... Et puis les bras contre l'épaule...  
Là, maintenant, lisez... N'est-ce pas que c'est drôle ?

*L'OMBRE, au loin, pendant qu'ils lisent tous les deux.*

Pourquoi voulais-tu donc me chasser amant triste ?  
Doux amant, pauvre amant ! Me voici, je t'assiste...  
Et prends garde... Je suis là pour te surveiller...

Le souvenir c'est si jaloux et si fidèle  
aussi... tellement plus que la réalité !...

Tu sens combien jet'aime, est-ce pas ? Oh ! plus qu'elle !...  
Je suis seule à t'aimer au monde à ce point-là.

C'est que, vois-tu bien, mon chéri, je n'ai que toi  
et tu n'as plus que moi, maintenant... Et tu veux  
m'échapper, n'être plus seulement nous deux...

Non, non, je suis partout tendrement obsédante.

Je suis là de toute ma puissance d'absente...

Va, je ne trahis plus à présent, ne crains rien.

Tu me retrouveras tout le long du chemin

dans la banalité odieuse des jours,

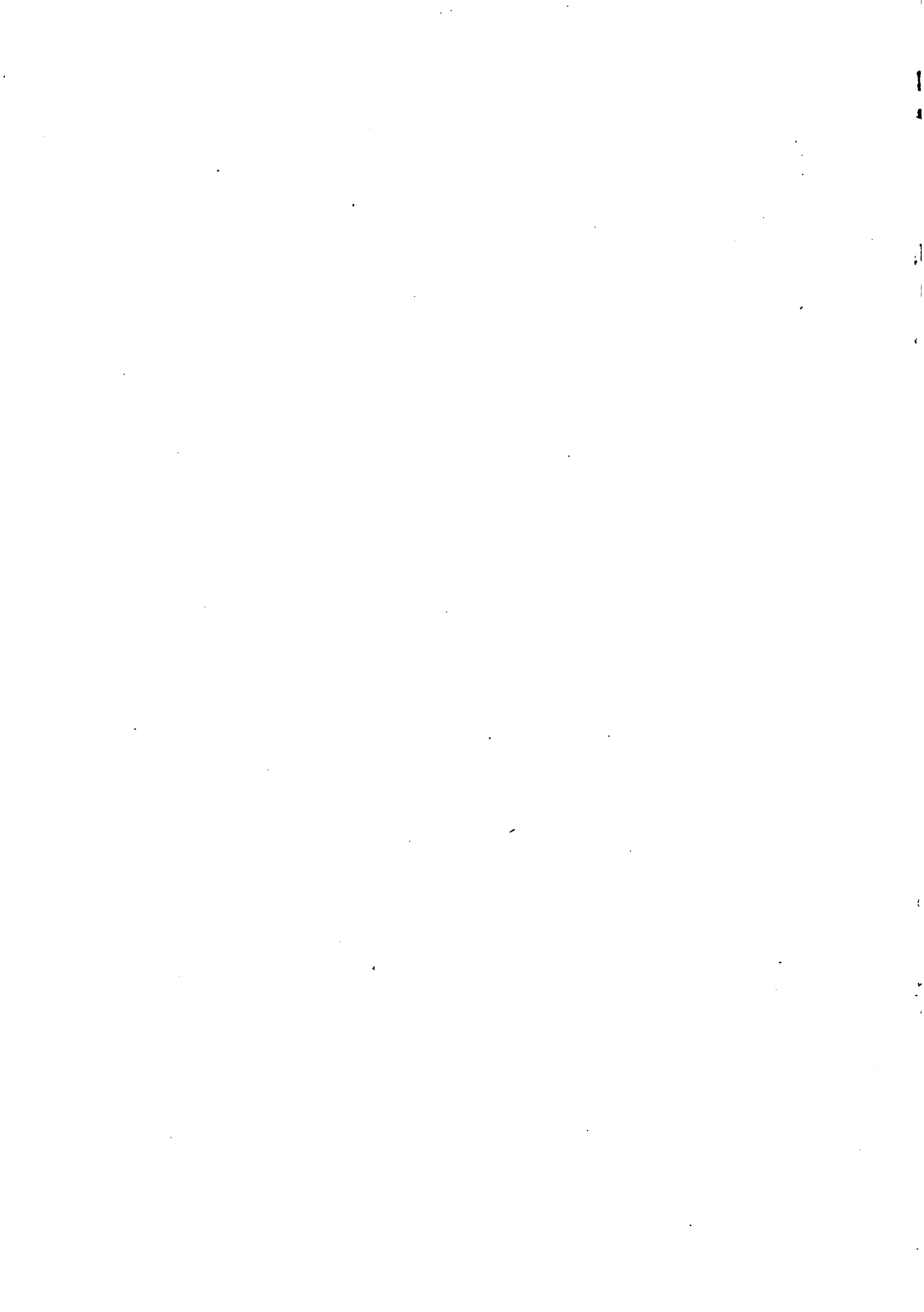
dans un détail, dans un parfum, dans un contour,



ELLE

*... Eh bien ? Pourquoi, pour prendre mon baiser,  
faites-vous comme le geste de repousser  
quelque chose ?*





Quand tu marches, je suis sur le trottoir en face...  
 Je me blottis au fond d'un fiacre contre toi...  
 Tu retrouves ma main sur les coussins de soie.  
 Je suis là, dans le bruit de la femme qui passe,  
 au fond d'un soir perdu, dans le mot que tu lis,  
 dans l'ennui d'espérer, dans ta mélancolie...  
 A quoi bon résister ? Tu vois, je t'accompagne,  
 j'ai mis ma robe blanche et laissé mon chapeau  
 Pour courir comme je faisais dans la campagne...  
 En chemin, j'ai cueilli des fleurs et des rameaux.  
 Aujourd'hui, c'est soir d'août, il fait bon, il fait beau...  
 Viens nous-en... Crois-tu donc que sur ce canapé  
 près d'elle, ton affreuse espérance d'aimer  
 ne cherche pas obscurément mon front chéri ?  
 Ton cerveau, dans un demi-sommeil me prolonge.  
 Tu lis, tu fais semblant de lire... Non, tu songes.  
 Tu penses à mes yeux comme on pense au pays,  
 tu rêves à mon sein comme on rêve à la mer...  
 Mon enfant, mon enfant, reprenons notre songe.  
 Pense à moi dans ses yeux, pense à moi dans sa chair.  
 Croyais-tu donc avoir enfin assez souffert,  
 que tu voulais te séparer de moi ingrat ?..  
 Ce n'était pas possible, enfant. Me revoilà !

LUI, d'un mouvement irrésistible referme brusquement le livre,  
 rejette la plume et se lève.

De la lumière, je vous prie, de la lumière !  
 Nous sommes trop dans l'ombre, l'ombre m'exaspère.

(Elle, complaisamment va au mur et donne la lumière électrique.)

Encor ! Encor !

ELLE

Ainsi ?

LUI

Oui, ce n'est pas assez.

ELLE

Ainsi ?

LUI

Ah ! c'est mieux !

(Mais l'éclat vivant des lampes n'a pas chassé la vision. On l'aperçoit droite, souriante dans sa robe, comme un troisième personnage réel. Elle est accoudée au fond dans une attitude familière et baignée de lumière.)

L'OMBRE

Te voilà bien avancé !

Tu me fais plus réelle et plus vivante... Soit !  
 J'accepte le défi ! Rien ne me chassera !  
 Regarde-moi, debout, dans la lumière, et droite...  
 Si tu veux m'effacer, tu ne le pourras pas !  
 Tu vas me retrouver plus tienne, plus petite...  
 Soit ! je suis l'invitée... une dame en visite...  
 Flirt à trois !... Soyons gais ! Fais-nous la cour !

ELLE, devant le silence et l'attitude contrainte qu'il garde.

Oh ! vite.

Vite, courez devant la glace et regardez  
 Ce visage, mon cher ! C'est à mourir de rire.  
 Vous m'excusez ?

(Elle rit.)

L'OMBRE

Rions.

(Le rire de l'Ombre s'égrène dans le silence.)

LUI, sursautant.

Tiens, vous avez son rire !

ELLE

Non, mais d'où tombez-vous ?

LUI, reprenant ses esprits, s'excuse.

Je suis intimidé

et vous avez raison de vous moquer.

ELLE

Allons,

soyons gais pour l'amour de dieu et remuons...  
 rompons cette atmosphère étouffante, à la fin...  
 Vous aimez ma maison... Est-ce pas que c'est bien  
 sous la lumière ici ?

L'OMBRE, prend l'attitude d'une femme moqueuse qui entrerait  
 dans un salon.

Au fait, l'inspection !

LUI

C'est exquis.

L'OMBRE

Peuh ! tout de même pas aussi bien

que chez nous !

LUI à ELLE

Quand vous êtes là, je suis aveugle,  
 ébloui ! Je ne vois que vous !

ELLE et l'OMBRE, ensemble.

Menteur !

L'OMBRE

Tiens !

Nous l'avons dit ensemble !

ELLE, montrant la pièce.

Et tout est ancien !..

L'OMBRE

Nous nous serions aimés gentiment dans ces meubles !

ELLE

Là, c'est un secrétaire où j'ai mis tous vos livres  
 à part... et reliés de teinte pâle ou vive  
 selon le titre... un lys sur un fond amarante  
 pour votre dernier livre.

LUI

Un lys ?

(Elle va au secrétaire, à droite.)

L'OMBRE, pendant ce temps, approchée de lui.

Elle est charmante.

Oh ! tu n'es pas sans goût ; certe, il t'en reste encor !  
 C'est vrai qu'elle est désirable. Quand elle dort  
 sa gorge au pur contour doit rythmer avec grâce  
 le nonchaloir joli d'une femme un peu lasse.  
 On serait bien dans du matin banal, près d'elle...  
 Volants, plissés, ruchés, satin, linons, dentelles !

ELLE

Voilà...

LUI, *s'approche.*

C'est bien trop beau ! Quel goût des moindres choses !

ELLE, *avec intention.*

Mais ce que j'ai soigné particulièrement, c'est la chambre.

LUI

Ah !

ELLE

Mais oui.

LUI

Si j'étais votre amant ce mot me serait très favorable. Elle est rose ?

ELLE

Non, pas rose. Elle est bleue...

LUI, *entre les dents.*

Oui, naturellement...

De quel côté ? A droite ? à gauche ?

ELLE, *désigne du doigt une porte au fond dans la seconde pièce.*

Par ici.

Vous pouvez regarder, je permets. Entrez-y.

LUI

Puisque vous permettez de bonne grâce...

*(Elle fait exprès de rester occupée au secrétaire. Lui a une hésitation, s'éloigne d'elle et se dirige vers la chambre.)*

L'OMBRE

Attends.

Je m'en vais devancer ton désir... reste-là. Je vais entr'ouvrir la chambre furtivement, voir si l'alcôve est belle, où tu me tromperas, si ce qu'elle te promet peut te plaire... Attends-moi. La chambre des amants doit être surveillée, c'est un nid idéal qu'il faut que l'on arrange, et quand il est trop laid on sent pleurer les anges.

*(L'Ombre, furtive, un doigt sur la bouche, se glisse par la porte de la chambre mi-ouverte et disparaît.)*

ELLE, *se retournant, étonnée de le voir là.*

Comment, vous êtes-là ? Vous n'êtes pas entré.

LUI

Mais non, je n'ose pas.

ELLE

Ah ! bah !

LUI

J'ai peur du temple !

Pas l'appréhension... la gêne...

ELLE

Par exemple !

Eh bien, surmontez-vous... Entrez, entrez sans hâte, Mais entrez... méfiant qu'il faut que l'on rassure... Vous verrez... C'est bien !...

L'OMBRE, *revenant sur la pointe des pieds.*

Pour une femme délicate quelle chambre ! Ah ! mon pauvre amant ! J'en étais sûre : Si tu voyais ce bleu, ce bleu, ce bleu d'azur...

Je te connais, le ton commun et la laideur hostile de ce lit, — parfum très fort, odeur bête ! — tu ne pourras jamais le supporter... Amant, redoute cette chambre avec prudence !

LUI, *brusquement, revenant à elle et l'embrassant avec un petit éclair de rage dans les yeux.*

Et puis la chambre, ça n'a aucune importance !

Il n'y a qu'un décor et qu'une volupté.

Vous seule, petite âme !...

ELLE

Oh ! le mot est charmant !

Petite âme, c'est votre premier mot aimant, mais ce n'est pas pour moi qu'il fut trouvé.

LUI

Encor !

ELLE

Oui, c'est pour elle. Aviez-vous l'art des mots qui touchent ? Vous vous donniez des noms ?...

L'OMBRE

Chut ! un doigt sur la bouche !

Ne nous profane pas, respecte nos chers morts...

Henri !

LUI, *avec effort.*

Ce que nous nous disions ?

ELLE

Oui, vous et elle.

LUI, *évasif.*

Il n'y a pas de mots pour exprimer l'amour... que ceux qu'on dit aux tout petits enfants.

ELLE

Lesquels ?

LUI

Quels ?...

L'OMBRE

Silence !

ELLE

Eh bien ? Vous vous taisez ?

*(Tout à coup, dans une inspiration.)*

Je suis sûre

que vous avez sur vous...

LUI

Quoi ?

ELLE

De son écriture.

LUI

Peut-être oui.

ELLE

Montrez.

*(Il tire timidement un petit porte-feuille de sa poche, cherche et lui tend une lettre.)*

L'OMBRE

Comme tu me profanes !

Ta main n'a pas tremblé... Elle lit : « Ma chère âme, mon aimé ». Ces choses atrocement gentilles que ma main a tracé pour ton tourment. Prends garde. Les lettres mortes s'évaporent.



ELLE, lisant.

Un peu bavarde.

L'OMBRE

Regrette vite! Vois comme tu me gaspilles...

LUI, comme pour s'excuser, et la main déjà tendue pour reprendre les lettres.

Ce sont de petits mots...

ELLE

La vie n'est qu'un murmure...

LUI

Il faut savoir l'entendre,

L'OMBRE

Elle a l'oreille dure.

ELLE

Faut-il que vous teniez à ces reliques pour les porter toujours sur vous ?

LUI

Oh ! non, pas toujours !...

C'est un hasard.

ELLE

Vous n'y tenez pas ?

LUI

Nullement.

ELLE

Parions que vous ne brûlez pas celle-ci ?

LUI

Voyez.

(Il allume une allumette sur la table, il va brûler la lettre. L'Ombre, furtive, se penche et souffle la flamme qui s'éteint.)

ELLE, souriant.

L'épreuve du feu n'a pas réussi mon pauvre ami...

LUI

Le courant d'air...

ELLE

Le tremblement

de votre main... N'importe ! arrêtons ce jeu-là ; il est vilain. Remettez ceci à sa place.

(Elle lui tend avec gravité la lettre et s'éloigne.)

L'OMBRE, pendant qu'il la met lentement dans son portefeuille.

Bien... Mais ne te fie pas à tant de bonne grâce.

Elle est magnanime, oui, mais elle ne voit pas

que depuis un moment cette lampe te blesse...

Je devine, c'est une égoïste fiéfiée !

Moi, je t'ai fait souffrir jusqu'aux os, je t'ai fait

dépérir... mais j'avais de ces délicatesses...

J'aurais baissé l'abat-jour...

ELLE

La lampe vous blesse,

Vous permettez...

(Elle descend l'abat-jour.)

L'OMBRE

Ah ! J'avais tort.

LUI

Merci.

L'OMBRE

Mais veille

tout de même. Elle est bonne ; elle sera cruelle...

ELLE, souriant de sa docilité et s'asseyant à la table.

Voyez-vous, je crois commencer à vous comprendre, vous et la façon dont il faut que l'on vous aime.

Je crois pouvoir vous être bonne, utile même.

Je veux être pour vous une maman très tendre, ayant évidemment un peu d'inceste au fond...

Un chagrin, c'est toujours sensuel. Il engendre, avec le désir de la consolation,

cette joie qui revient des caresses reprises. ?

Mon ami, tenez, voulez-vous que je vous dise ?

C'est tout pareil aux jardins lorsque l'on

fait les greffes... oui... Je vois cela tous les ans...

L'entaille s'ouvre, affreuse, et pourtant on est sûre que l'on vient d'y mettre un peu de beauté future.

Oui... d'une autre beauté... c'est ça... parfaitement.

Un amour étranger renaît de la blessure...

Vous verrez... Ah ! déjà vous m'écoutez bien mieux, et nous voilà d'accord pour la première fois,

depuis tout à l'heure... je le lis dans vos yeux...

Vous venez doucement, très doucement à moi.

Encore un peu de temps, un jour, un jour ou deux,

et vous devancerez la main qui va vers vous...

(Au-dessus de la table les mains se tendent. L'Ombre donne une chiquenaude sur le bouquet de fleurs. Des fleurs s'effeuillent sur leurs mains. Et le silence a une palpitation, comme un cœur.)

ELLE

Tiens ! Une rose s'est écroulée tout à coup.

Vous avez vu ?

LUI

Oui, c'est une chose adorable,

que des roses qu'on trouve effeuillées sur des tables...

(Il se précipite sur les pétales.)

Nous disions ?

ELLE

Oui, pourquoi nous être interrompus ?

On rompt le charme. C'est aussi de votre faute ; vous avez sursauté.

LUI

Je ne le ferai plus.

Je suis nerveux, c'est vrai. Pour un rien je sursaute.

(Il a pris machinalement, à pleines mains, les pétales, et nerveux, il en mâche un en parlant.)

L'OMBRE

Va, mâche cette fleur... Amère, n'est-ce pas ? comme une volupté manquée. Bah ! laisse-la !

A quoi bon ? tu le sais, c'est inutile ; jette...

Je t'ai empoisonné les roses pour toujours.

(Il jette la fleur.)

ELLE, se lève.

Vous m'agacez tenez... votre air ailleurs... Vous êtes insupportable !

LUI

Que vous prend-il ?

ELLE

L'air est lourd,  
ici,... qu'il fait chaud !... et toutes ces fleurs entêtent...  
On étouffe !

LUI

C'est pour cela ?

ELLE

Je me sens laide,  
ce soir !

LUI

Je vous trouve ravissante, ce soir  
au contraire. Regardez-vous dans ce miroir.

*(Il prend un miroir à main sur la table.)*

L'OMBRE

Mon haleine a terni tous les miroirs !

*(Il lui tend le miroir.)*

*(Elle essuie le miroir comme pour enlever une buée.)*

ELLE

C'est bien  
ce que je disais. Je suis affreuse !

*(Elle le repousse et avec un soupir d'impatience va au piano,  
près des colonnettes.)*

Aimez-vous

la musique ? Êtes-vous un peu musicien ?

LUI, reste en place.

Un peu.

ELLE

Connaissez-vous cet air ?

*(Debout elle pianote.)*

LUI

Oui, un soir d'août...  
quelque part, il me semble,... un air de casino...

ELLE

Oui, c'est un air de la Bohême... Très piano...

*(Elle s'assied et joue.)*

L'OMBRE, s'approche, furtive, de lui.

Ecoute... Souviens-toi. C'est nous, la mer, les plages...  
valse de casino, grands soirs mélancoliques  
aux terrasses... flots bleus... lumières... noirs ombrages.

*(Il semble que des violons lointains réattaquent la valse,  
pendant que le piano continue.)*

Vois, un bonheur banal pleure dans la musique,  
le nôtre, nos départs, nos amours, nos vertiges,  
tout ce que nous avons laissé de par le monde,  
de jeunesse mêlée et d'amoureux vestiges...  
Ecoute, nous avons terminé notre conte...

D'autres le referont avec les mêmes flots,  
les mêmes nuits très bleues sur les mêmes terrasses,  
et le même air banal, nostalgique et tenace  
qui fait flotter sa traîne au bord des casinos.  
Nous, c'est fini... pour jamais plus... pour jamais plus !...  
Retrouve-moi au fond de la musique et pleure,  
avec ton pauvre amour à mon cou suspendu.

ELLE, continuant toujours de jouer.

Je trouve que cet air me ressemble...

LUI, vague, avec des larmes dans la voix.

Oh ! beaucoup !

ELLE, s'interrompant et laissant brusquement retomber le bois du piano.  
Ah ! décidément, qu'avez-vous depuis tout à l'heure?...  
On dirait qu'un mauvais génie est là, présent.  
Pas un seul mot qui ne soit franchement  
odieux...

LUI

Mais...

ELLE

Blessant. Une tasse de thé  
Je vous prie, et faites-moi donc la charité  
de vous taire !..

*(Au comble de l'énerverment contenu, elle va se jeter à  
gauche, sur un tas de coussins et empilés, de dos à lui.)*

LUI, après une hésitation — presque méchant.

Avant tout, je suis obéissant...

*(En allant à la table à thé il fredonne l'air de la Bohême.  
Dans l'air passe une dernière bouffée de violons. Il pré-  
pare le thé en silence.)*

L'OMBRE, l'a suivi.

Et puis voici le thé ! Le thé blond que mes doigts  
délicats t'ont tendu tant de fois... Laisse-moi  
t'aider à le verser dans la tasse qui fume.  
Oh ! le thé blond ! — je l'aimais faible, — que l'on hume  
dehors, près du massif de buis, tu te souviens ?  
Tu le prenais de mes doigts fins, tu m'aimais bien...  
Laisse-les t'effleurer encor comme autrefois.  
Avant de t'éloigner, embrasse-moi les doigts.

*(Elle l'effleure d'un geste sur les lèvres. Puis, la tasse en  
mains, il s'éloigne.)*

ELLE, qui pique des épingles dans les coussins.

Quel charme ! La délicieuse intimité  
bourgeoise ! Coin du feu, pantoufles... crème... thé...

LUI, venant à elle et tendant la tasse.

N'est-ce pas ?

ELLE, tapant du pied un tabouret.

Cependant que l'heure passe...

L'OMBRE

Allons,

je viens à ton secours.

LUI, à elle.

Oh ! j'ai le temps !

*(Elle trempe les lèvres dans la tasse.)*

L'OMBRE, *va au fond à un cartel.*

Regarde,

elle avait fait exprès que cette heure retarde.  
De mon doigt mort de pur fantôme en faction  
je pousse le moment éternel

*(Elle avance les aiguilles.)*

Remercie.

Tu vois, je t'aide à vivre.

ELLE, *posant la tasse avec impatience.*

Et mon ami qui doit

revenir juste entre onz...

*(La pendule se met à sonner.)*

*(Elle tourne la tête vers le cartel. Poussant un cri.)*

Mais c'est de la folie !

Onze heures déjà ?

LUI

Non !

ELLE, *constate que l'aiguille a dépassé l'heure.*

Mais si, onze heures trois !

LUI

Allons donc ! La pendule avance évidemment.

ELLE

Onze heures ! C'est à peine si je vous ai vu...

LUI, *vague.*

On ne sait pas souvent ni pourquoi, ni comment,  
les pendules, sans qu'on s'en soit même aperçu,  
retardent, avancent...

ELLE, *au comble de l'agacement*

Merci bien !

LUI

Qu'avez-vous ?

ELLE, *avec véhémence.*

J'ai... que voici l'heure précise où mon ami  
va rentrer, et c'est fini de notre rendez-vous...  
de notre approche... Nous n'avons presque rien dit !  
Tout ce temps gaspillé pour de menue monnaie,  
Oh ! la bête soirée ! On a le cœur qui crève.  
Excusez-moi...

*(Elle fond en sanglots.)*

LUI

Quoi ! vous pleurez ? Des larmes vraies ?

Mais folle ! que nous fait l'heure plus ou moins brève  
Mary ! ne pleurez plus... voilà la vérité...

Ne la sentez-vous pas : — Mary ! Je vous désire  
éperdument... Je suis fou, je suis tout enivré  
de vous... Mais c'est cela qu'il faut enfin vous dire  
car à travers les mots, comment n'avez-vous pas  
senti la certitude ?

*(Il lui retourne le visage.)*

ELLE, *dans ses larmes.*

Est-ce vrai, cette fois ?...

On ne sait plus !...

LUI

Mais si, mais si... on sait tout bas

ce que l'on feint tout haut d'ignorer. Et je crois,  
que votre amour c'est le salut, du moins pour moi.  
Car vos yeux c'est le ciel, vraiment pur, clair, limpide...

L'OMBRE

Oui, mais tu n'y crois plus, tu as perdu la foi...  
Quand on a cru en lui, le ciel est bien plus vide.

ELLE

Alors, sans rien me dire, embrassez-moi donc vite  
et mon chagrin s'en ira tout seul...

L'OMBRE

Moi d'abord !

Embrasse.

*(Au moment où il va embrasser la femme, le visage de la  
vision s'incline vers sa bouche. Il l'écarte d'un bras.)*

ELLE

Eh bien ? Pourquoi, pour prendre mon baiser  
faites-vous comme le geste de repousser  
quelque chose ?

LUI, *se mettant à ses genoux.*

Mais non, c'étaient vos cheveux d'or  
que je voulais écarter ainsi... Qu'ils sont doux !  
qu'ils sont donc beaux ! Je veux les respirer, les boire  
et glisser lentement du front à votre joue...

ELLE, *se décoiffant avec un mouvement d'abandon.*

Prenez-les.

LUI

Je les ai.

ELLE

Ami !

*(Il lui embrasse les cheveux comme s'il buvait dans le creux  
de sa main.)*

L'OMBRE

Va, bois l'espoir.

L'espoir d'aimer tient tout entier dans un parfum !

LUI

Oh ! votre bouche est-elle assez gaie ?

*(Il l'embrasse.)*

Encore un !

*(Il l'embrasse encore.)*

Je n'aime plus que vous !

ELLE

Que moi !

LUI

Le sentez-vous ?

L'OMBRE

Et dire que c'est vrai qu'elle ne le sent pas,  
que tu mens, que tu mords ses cheveux et son cou  
comme pour y chercher autre chose que moi  
sans le trouver... Ta lèvre aspire la buée  
de mon rêve. Va, il est là, près, tout près...  
Ma tête transparait sous ses cheveux défaits.  
Regarde mon visage à travers eux, regarde.

*(L'Ombre, derrière le canapé, est presque joue à joue avec la femme, ses doigts soulèvent et mêlent les deux chevelures. Celle de l'Ombre flamboie.)*

Suis-je belle ? Autant qu'elle ? Plus ? Comme tu tardes à répondre ! Bien mieux, avoue ! Que c'est joli deux têtes renversées que l'on tient dans ses coudes, comme deux fleurs coupées, deux roses ou deux lys !... Vois, elle croit que tu t'arrêtes, que tu boudes ses lèvres, que ta bouche à son oreille glisse, et ce n'était que pour aller trouver ma bouche. Embrasse-moi, embrasse-moi ! C'est un délice farouche, accompagné d'un frisson immortel. Etreins-nous toutes deux, elle et moi, moi en elle... De nous quelle est la plus vivante, la moins morte c'est moi ! Moi !... car la vie a le goût de la mort mais ne l'égale point ! Et, c'est moi la plus forte ! Embrasse-moi de tout ton désespoir... encore ! Rebois le souvenir des caresses, le goût impérissable, écrase-le, écrase-nous, crie-lui : « Je t'aime, enfin ! Je t'aime, amour vivant ! » mais ne t'inquiète pas, je suis là, mon enfant !

*(Elle les domine, comme une flamme.)*

*(A ce moment, pendant que les deux amants se caressent et n'ont plus que des marmures et des soupirs de paroles, le rideau de la porte d'entrée a bougé. On devine qu'une main vient de le soulever et on a légèrement entendu marcher.)*

Quelqu'un ! L'autre ! l'amant ! le voilà ! entends-tu ? Eh bien ! lève-toi donc ! tu l'as bien entendu ?

*(Toujours aux genoux de la femme, il ne bouge pas et lui parle à voix basse.)*

Qu'attends-tu ? Ah ! je te devine ! c'est exprès que tu ne bouges pas. Ton désespoir de vivre espère vaguement la catastrophe... Vains souhaits ! Puérité ! Cet homme, prêt à la défensive, est là, derrière, pâle et retenant son souffle, mais il n'entrera pas. Et sais-tu bien pourquoi ? Sais-tu pourquoi sa main, bien que son cœur étouffe, reste immobile ?... eh bien ! c'est parce qu'il me voit ! La femme seulement me devine. Lui voit. Il sait que je suis là. Alors, il est tranquille... Vaine folie, te dis-je ! il est temps, lève-toi.

*(D'un geste, l'Ombre a le pouvoir de séparer les deux têtes rapprochées. On entend un nouveau bruit léger dans la galerie.) (Elle tressaute.)*

Ah ! quelqu'un ! Prenez garde...

*(Elle relève prestement ses cheveux défaits et se sauve dans sa chambre, au fond à gauche. En passant elle éteint vivement l'électricité. La pièce est replongée dans l'ombre, éclairée seulement par une lampe sur la table. Un silence. La vision, presque plus distincte, s'efface dans l'obscurité. Lui, demeure debout près de la lampe, attentif et interrogeant le silence. Au bout de quelques secondes, la tapisserie au fond s'ouvre cette fois pour de bon. C'est l'Autre, l'amant, qui entre.)*



## Scène II

LUI. L'AUTRE

L'AUTRE

Vous ? Comment se fait-il que vous soyez ici ?... Ou du moins, j'ignorais... On avait négligé de m'en prévenir...

LUI

Mais j'étais invité.

L'AUTRE

Par Mary ?

LUI

Une tasse de thé... J'avais reçu le mot... ce matin...

L'AUTRE

Enchanté.

Et la maîtresse de la maison s'il vous plaît ? Absente ?

LUI

Non. Elle est dans sa chambre... à côté... Là... je crois... un ordre à donner...

L'AUTRE

Je le savais.

Je m'excuse d'interrompre ce tête-à-tête. Il faut en hâte que je parle à Mary.

LUI

Faites.

L'AUTRE

Quant à nous, monsieur, nous sommes de ces gens qui peuvent trouver l'heure et le moment qu'ils veulent pour prolonger une rencontre dont le temps n'est pas venu... Plus tard, lorsque nous serons seuls.

LUI

Mais nous le sommes.

L'AUTRE

Non. Du moins pas à mon gré.

LUI

Mais au mien.

L'AUTRE

Eh bien donc, monsieur, vous permettez ? Je vous laisse comme je vous ai trouvé : seul.

*(Il se dirige au fond vers la chambre. Il y entre. On voit par la porte ouverte, de vives lumières. Il s'enferme.)*

## Scène III

LUI. L'OMBRE

LUI, maintenant que cette silhouette confuse d'homme en habit de soirée a disparu, il s'assied soulagé.

Seul ! Le mot a sonné comme un défi... Pourtant, pourtant personne autre que moi, ne peut te voir, ni te heurter, présence éparse dans le soir !...

*(Il se retourne.)*

Ah ! disparue enfin !... Oui, seul ! Allègement de ne plus tout à coup sentir sur ses épaules peser ta croix de chair vivante. C'est calmant d'être seul !...

Mais... cependant... voyons... Qui me frôle ?... Non !... rien !... Mais si... là-bas... qu'est-ce donc qui renait. Qu'est-ce ?...

*(La vision maintenant dans la solitude et l'obscurité, se remet à rayonner mystérieusement et peu à peu. Elle est près de la fenêtre, dans le cadre de la baie de lumière.)*

Ah ! te voilà !... la grande insoupçonnée ! Mauvais fantôme, qui viens rôder, qui surveilles jalousement le front fiévreux dont tu es née. Image ! merveilleuse image de l'aimée, que mon regard projette et qui vibre aux oreilles, obsession qui remplis l'ombre et t'es dressée soudainement, dans ton mystère, si pareille au passé ! Souvenir, souvenir détesté, que personne ne voit, n'entend, ne sent que moi, si réel que je peux te toucher de mon doigt, souvenir plus vivant que la réalité... je te retrouverai toujours, c'est décidé ? Je verrai donc toujours se dresser le point fixe que fait ton ombre blanche et ton marbre léger, sur tout ce que je vois, partout où tu t'immisces ? Tu es venu, tu m'as parlé, tu m'as soufflé les mots empoisonnés, les mots fanés... Eh bien, sois pardonné pourtant de m'avoir tant parlé ! L'homme est heureux quand il a dit : Je me souviens. Et n'es-tu pas le double exquis qu'elle a laissé pour me veiller quand elle ne serait plus là... Obsession de sa forme, chose inouïe, oh ! ce que tu m'as dit tout à l'heure tout bas, avec ta froide et ton adorable ironie !... Je devrais te haïr, pourtant que je t'adore ! ma petite chérie, ma petite chérie !... Ce soir comme te voilà ressemblante encore ! Ce soir, comme tu es étrange, un peu pâlie, un peu plus douce de t'être entremêlée à de l'amour... Nous sommes seuls. Dis, répète tout ce que tu disais... La femme est en allée et l'homme aussi... Reprends le tendre tête-à-tête, dans cette chambre où l'on respire enfin à l'aise. Que nous font tous ces gens, ces passants ! Qu'ils se taisent ! Puisque tu t'es ce soir émanée des coussins, des odeurs, du parfum dont ce boudoir est plein écoute encor mon cœur afin que tu l'apaises.

Ne sois pas ce soir-ci encor venue en vain... Plains-moi ! Je suis ta chose effondrée ! Tu me plains n'est-ce pas ? Grâce à toi, tu le vois, c'est affreux, je ne peux plus aimer, je ne peux pas aimer ! Console-moi, sois bonne encor, et soyons deux... Elle parlait... Hélas ! rien ! mon cœur est fermé ! Tu triomphes !... Et c'est à toi que je me plains cependant, toi qui creuses le vide à deux mains dans mon âme, et sur qui tout à l'heure la nuit tombera sans espoir mon front inconsolé !... Chérie !

*(L'Ombre immobile, dressée comme une statue maintenant le regarde, en silence, grave, avec une expression de marbre.)*

Ah ! tu te tais, maintenant, tu me fuis !... C'est vrai, seuls, tu deviens de glace ; ta bonté, tes élans amoureux ne sont que quand tu sens ta puissance en danger, dans le bruit, le tumulte ! Mais face à face avec l'horreur de ton néant le Souvenir reprend son aspect de sépulcre... J'en ai assez ! Sournoise et mauvaise, va-t-en ! L'heure est venue, je veux en finir, tu vas voir ! Je veux aimer, je vais aimer, il faut vouloir. Tant pis ! lutte pour lutte ! Il faut... Oh ! je pressens que tu t'agripperas à moi, et, quelque soir, sans que j'aie pu jamais secouer ton emprise, nous roulerons au fond d'un fleuve, au fond d'un trou, car l'homme, qui te porte avec lui agonise de ce jour, et c'est toi qui nous fais les yeux fous ! N'importe ! Un souvenir n'est qu'un spectre. Prends garde ! On a raison de lui, on l'étouffe, on le prend à pleine gorge... Et c'est ce que je fais, camarde !

*(On entend un bruit de voix dans la chambre à côté.)*

Ecoute... on se querelle à côté, tu l'entends ? Ils font comme nous... Nos deux couples se colletent. Mais ce ne sera pas en vain cette fois-ci... J'aurai raison de toi... Tu vas voir !

*(Le double colloque, ici et dans la chambre, s'enfile en même temps. La porte de la chambre s'ouvre brusquement, sur un éclat de voix.)*

## Scène IV

LUI. ELLE. L'OMBRE

ELLE, refermant la porte.

Pas parti !

Tant mieux ! J'étais mortellement inquiète.

*(Haletante, elle accourt vers lui.)*

Ecoutez... à la hâte... voilà, en deux mots... Quelque chose de grave... oui... mon ami sait tout... du moins... sa jalousie a deviné... trop tôt !... Enfin, comprenez-moi... voilà : je suis à vous, si vous le voulez... oui... demain ou tout de suite... Nous venons d'avoir une scène épouvantable, définitive... Tout peut se rompre, et très vite. Voulez-vous de moi ?.. Demain, si peu croyable



et si fou même que la chose vous paraisse,  
dès demain, Henri, je serai votre maîtresse,  
votre femme... toute, à vous, toute... et pour toujours !...  
Ne réfléchissez pas ; c'est hasardeux... qu'importe !  
Fiez-vous à ce cri qui me pousse, à l'amour  
qui m'arrache à cet homme. Oh ! je suis calme, forte,  
et bien décidée... C'est à vous que je me donne,  
et ce soir, vous n'aurez qu'à m'ouvrir votre porte...  
je serai là !

*(Elle s'arrête court, angoissée. Silence.)*

L'OMBRE

Allons ! Finissons-en. J'ordonne  
que tu dises ceci : Je ne vous aime pas !

ELLE, à voix étouffée.

Eh bien ?... Quelle réponse ?

L'OMBRE

Va ! Décide-toi.

LUI

Votre don me ravit, me trouble...

L'OMBRE

Pas cela !

Prononce ces cinq mots : Je-ne-vous-aime-pas.

LUI, cherchant d'autres mots.

Mais je ne sais... si brusquement... écoutez-moi,  
j'ai peur pour vous... Mary... Je suis un pauvre lâche.

L'OMBRE, impérieuse.

Obéis...

LUI, martelant avec un grand effort, et comme malgré lui  
Je crois...

L'OMBRE, terrible et dressée.

Dis.

LUI

... Que... je ne vous aime pas...

assez...

*(Ses lèvres ont exhalé faiblement ce mot assez, comme pour  
amortir la sonorité de l'arrêt...)*

ELLE, sursaute.

Vous dites ? Vous avez dit ?

LUI, répète doucement.

Pas assez...

L'OMBRE

Et voilà qui est fait, mon petit !...

LUI

Je vous fâche

évidemment...

ELLE, dans un cri.

Sortez, sortez d'ici !... de suite !

Oh ! quelle atrocité...

*(Elle se cache la figure dans les mains.)*

LUI

Pardon ! pardonnez-moi...

Je suis un malheureux... On me fuit, on m'évite...

Je suis l'homme stupide qui entend des voix !

Vous m'avez appelé... j'ai obéi... Pardon

de vous avoir troublée... oh ! si peu que ce soit...

J'aurais dû fuir... je suis venu...

ELLE

Mais partez donc !

Vous ne devinez pas le mal que vous me faites.

Quel mal ! Partez monsieur !

*(Affalée, elle livre à son mouchoir des larmes de rage et de  
confusion.)*

L'OMBRE, avec la grande énigme du Sourire.

C'est un congé.

LUI, s'approchant d'elle et voulant commencer une phrase sentie.

La vie...

L'OMBRE, l'interrompt.

N'insiste pas... Pourquoi ? Tu vas gâcher  
ta sortie... Allons... viens... ton chapeau...

*(Il se retourne vers elle. Elle est illuminée, et elle a repris  
des fleurs dans ses bras.)*

Je suis prête.

Laisse-là cette femme en pleurs, sois sans pitié.

Demain, la nuit les aura réconciliés !..

LUI

Adieu. Oubliez-moi.

ELLE

Adieu...

L'OMBRE, l'attirant doucement vers la porte, de ses mains tendues.

Moi je te reste.

Compte sur moi, je ne te ferai pas défaut !

Va, j'égale en saveur tous les bonheurs terrestres,

et ceux qui sont finis sont toujours les plus beaux !

Viens-t'en mon pauvre amant... Tu vois bien, que veux-tu ?

je te l'avais bien dit, encore un soir perdu !

On ne se défait pas si vite ni si tôt

de mes rayons. L'éternité m'a revêtue...

Mais que je t'en promets des songes bien meilleurs !

Tu verras, viens-nous-en, viens respirer la nuit,

avant de t'endormir lourdement sur mon cœur...

Partons ainsi... glissons à deux... pas vus... sans bruit...

Chut !.. va devant... Prends garde aux marches, mon chéri...

L'amour, vois-tu, l'amour...

*(Ils ont monté les marches, soulevé la tapisserie, leur couple  
disparaît par la galerie ouverte pendant que sans se retourner  
la femme continue de pleurer sous la lampe.)*

RIDEAU

